

Scénario du film «1918 — Léon Trotski. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

Résumé du scénario :

- *Le récit se situe en 1917–1918, juste après la prise du pouvoir par les bolcheviks en Russie.*
- *Les bolcheviks perdent les élections à l'Assemblée constituante, mais Lénine décide de garder le pouvoir malgré tout.*
- *Il affirme que la « République des soviets » est une forme de démocratie supérieure à celle avec Assemblée constituante.*
- *Le 5 janvier 1918, l'Assemblée constituante est finalement ouverte, mais des manifestations en sa faveur sont réprimées dans le sang.*
- *Au petit matin, le marin Jelezniakov la dissout brutalement : « La garde est fatiguée ». Le multipartisme prend fin.*
- *Trotski devient le principal organisateur du nouveau régime, deuxième homme après Lénine, fanatique de la révolution et de la guerre civile.*
- *Lénine et Trotski voient la guerre civile comme une étape nécessaire, et Trotski rêve d'une révolution mondiale permanente.*
- *La Tchéka (Commission extraordinaire) est créée fin 1917, avant même la dissolution de l'Assemblée, pour traquer « les ennemis du peuple ».*
- *Le texte rapporte des témoignages d'enfants sur les violences : fusillades, cadavres mutilés, terreur quotidienne.*
- *La répression se banalise : exécutions pour des broutilles, camps de concentration, concept de « terrorisme d'État ».*
- *Sur le plan international, Trotski mène les négociations de Brest-Litovsk avec l'Allemagne.*
- *Il invente la formule « ni paix ni guerre » : démobiliser sans signer la paix, ce qui provoque une offensive allemande.*
- *Pour sauver le pouvoir bolchevik, Lénine accepte finalement un traité de paix humiliant, signé le 3 mars 1918.*
- *En parallèle, le régime combat le patriotisme et exalte la révolution internationale.*
- *Un nouveau langage politique apparaît : « ennemi du peuple », « terrorisme de masse », appels au fusillage « sur place ».*
- *La population meurt de faim ; les rations sont strictement hiérarchisées selon les catégories sociales.*
- *Dans le même temps, la direction bolchevique s'installe confortablement au Kremlin, avec serviteurs et caviar.*
- *Pour tenir militairement, Trotski organise l'Armée rouge en recrutant d'anciens officiers tsaristes, tenus par le système des otages.*

- *Il utilise son fameux train blindé comme QG mobile, centre d'agitation et de commandement sur le front de l'Est.*
- *À Svajsk, il instaure les camps de concentration, les détachements de barrage et la décimation (exécution d'un soldat sur dix).*
- *En 1918, Lénine est blessé lors d'un attentat attribué à Fanny Kaplan ; cet épisode sert de prétexte à légaliser la « terreur rouge ».*
- *Les fusillades de masse se multiplient, y compris publiques, et sont revendiquées dans la presse de la Tchéka.*
- *Le texte revient sur le rôle de Yakov Iourovski, qui dirige l'exécution de la famille impériale à Ekaterinbourg.*
- *Au total, 18 membres de la famille Romanov sont tués pendant la guerre civile, parfois jetés vivants dans des mines.*
- *Les enfants du tsar sont les premiers à être officiellement exécutés pour les crimes supposés de leurs parents.*
- *Plus tard, la répression frappera aussi les enfants de dirigeants bolcheviques eux-mêmes (Kamenev, Zinoviev, Trotski).*
- *En 1935, un décret autorisera même la peine de mort pour les enfants à partir de 12 ans.*
- *Le texte montre ainsi comment, dès 1918, se mettent en place la dictature à parti unique, le terrorisme d'État et la logique de destruction de masse qui marqueront l'histoire soviétique.*

Scénario :

1918. Léon Trotski

C'était le trente-deuxième jour depuis l'arrivée des bolcheviks au pouvoir. Pour ce jour-là, le 25 novembre 1917, étaient fixées les élections des délégués à l'Assemblée constituante. Les bolcheviks perdirent ces élections. Le parti qui avait si brillamment pris le pouvoir un mois auparavant n'obtint qu'un quart des sièges. Le résultat n'embarrassa ni n'étonna Lénine. Lénine disait ouvertement que les événements d'Octobre étaient un coup d'État, réalisé par des professionnels, et qu'il ne fallait pas compter sur un large soutien de masse. Le pouvoir leur était tombé dans les mains avec une facilité inattendue. Puisque le diable s'en mêlait, il fallait bien essayer de le garder.

Par décision du comité central du parti, on arrêta les membres de la commission électorale pour l'Assemblée constituante. Quelques jours auparavant, le journal *La Pravda* appelait encore l'Assemblée constituante « la maîtresse de la terre russe ». Lénine-tacticien avait chassé cela de sa tête.

Lénine-stratège déclara : « La République des soviets est une forme de démocratie plus élevée que la république avec Assemblée constituante. »

L'Assemblée constituante était le rêve et le mot d'ordre de toute l'année 1917. Elle devait déterminer la forme de gouvernement de la Russie. Le lendemain même du coup d'État, lorsque Lénine et Trotski créèrent le Conseil des commissaires du peuple, ils déclarèrent dans un décret

qu'il s'agissait d'un gouvernement provisoire ouvrier et paysan jusqu'à la convocation de l'Assemblée constituante.

Si l'on avait joué honnêtement, le Conseil des commissaires du peuple aurait dû entrer dans l'histoire de la Russie comme le Gouvernement provisoire n°2. Car l'adjectif « provisoire » ne relève pas d'une appréciation politique, mais exprime l'essence même : provisoire, en attendant la convocation de l'Assemblée constituante, à laquelle revenait de prendre les cartes en main. Mais cela aurait été une toute autre histoire, non bolchevique.

L'ouverture de l'Assemblée constituante au palais de Tauride était prévue à midi, le 5 janvier 1918. À l'heure dite, la séance ne s'ouvrit pas. Dans les rues, des manifestations commencèrent. Les colonnes avançaient avec le slogan : « Le pouvoir à l'Assemblée constituante ! » Les colonnes tombèrent sur des unités bolcheviques, qui ouvrirent le feu. Des dizaines de morts, des centaines de blessés. Pour couronner le tout, des paysans étaient arrivés à Petrograd pour leur congrès. Parmi les délégués paysans, il ne se trouvait pas de représentants bolcheviques. Les paysans sortirent eux aussi manifester. On tira sur eux également. Eux aussi eurent des morts et des blessés. Le soir, l'Assemblée constituante s'ouvrit.

Le président de séance, le vétéran socialiste-révolutionnaire (SR) Tchernov, cria dans la salle en ébullition : « Le simple fait de l'ouverture de l'Assemblée constituante signifie la fin de la guerre civile en Russie ! »

En réalité, ce qui s'était produit dans le palais de Tauride à l'aube du 6 janvier 1918 signifiait exactement le contraire : le tout début d'une guerre civile sans précédent en Russie.

À cinq heures du matin, en plein milieu des débats, un marin, Anatoli Jelezniakov, s'approcha du président Tchernov et dit distinctement : « Je propose à tout le monde de quitter le palais de Tauride. La garde est fatiguée. » Ainsi en fut-il fini du multipartisme. À moins de compter les socialistes-révolutionnaires de gauche, avec lesquels les bolcheviks composèrent encore pendant un semestre.

Léon Davidovitch Trotski, organisateur pratique du coup d'État d'Octobre 1917, fit en 1918 tout ce qui était possible et impossible pour que la direction à parti unique s'empare de la Russie pour 73 ans. Fanatique convaincu et inspiré, Trotski n'était pas seulement fait pour s'emparer d'un pouvoir qui traînait à ses pieds, mais pour le conserver dans un pays gigantesque. Lénine le sentit et bénit Trotski. Trotski devint le deuxième homme de Russie, après Lénine. En outre, ces deux hommes éprouvaient une réelle proximité idéologique.

Lénine affirmait que la Première Guerre mondiale se transformerait, par la révolution, en guerre civile. La guerre civile était le rêve principal, ancien, de Lénine. Trotski, lui, rêvait que la guerre civile dure éternellement. Et pas seulement en Russie. Une guerre civile qui se répandrait dans le monde entier, c'est précisément la révolution mondiale, que le théoricien Trotski appela « révolution permanente ».

Le mot « permanent » était bien connu des femmes soviétiques des générations plus âgées. Pour les autres, précisons : un « permanent », c'est une permanente, une mise en plis des cheveux pour six mois. En 1918, les délais, ou plus exactement le « délai », étaient d'un autre ordre : on condamnait à la privation de liberté jusqu'à la victoire de la révolution mondiale. Encore que la privation de liberté, en 1918, fût rare. Le plus souvent, on fusillait.

« Nous sommes venus à la Commission extraordinaire pour voir nos proches qui avaient été arrêtés. Quand maman fut emmenée, les tchékistes se mirent à sortir de la cour des cadavres bleuis, à les

tailler en pièces, au vu des passants, puis à les jeter avec des pelles sur un camion comme des ordures. Dans la cour, il resta des lambeaux de peau, du sang, des petits os, et une femme prit tranquillement un balai, balaya le tout en un tas et l'emporta. »

C'est un fragment de souvenirs d'enfants qui avaient vu la révolution, puis s'étaient retrouvés hors de Russie. Leurs rédactions d'enfants furent publiées à Prague au milieu des années 1920. Nous y reviendrons.

La Commission extraordinaire panrusse de lutte contre la contre-révolution et le sabotage fut créée en décembre 1917. C'est-à-dire que l'organisation chargée de désigner les ennemis du peuple et de les châtier fut mise sur pied par les bolcheviks avant même la dissolution de l'Assemblée constituante. L'Assemblée constituante ne les intéressait pas. Une autre affaire était infiniment plus importante.

En novembre 1917 eut lieu une réunion du comité de Petrograd du POSDR. Kamenev, Zinoviev et Lounatcharski se prononcèrent pour l'unification avec les mencheviks et les SR. Lénine y était catégoriquement opposé. Trotski soutint absolument Lénine. Lénine ne dissimula pas sa gratitude : « Trotski a dit depuis longtemps que l'unification est impossible. Trotski l'a compris, et depuis, il n'y a pas de meilleur bolchevik. »

Rien que cela suffisait pour que Staline hâisse Trotski, mais Trotski donna, disons-le, bien d'autres raisons à Staline.

À la veille de la célébration du 10^e anniversaire d'Octobre, on envoya aux participants des événements un « Questionnaire du participant au coup d'État d'Octobre ». Autrement dit, en 1927, on n'emploie pas encore le mot « révolution », et encore moins « Grande ». En 1927, Staline est effectivement au pouvoir depuis cinq ans. Trotski, lui, est profondément en disgrâce. Mais après de longues hésitations, on lui fait tout de même parvenir le questionnaire. Trotski le remplit, et en plus, écrit à la Commission pour l'étude de l'histoire du parti une lettre, dans l'espoir d'une réhabilitation historique. Selon Trotski, le réhabiliter, cela signifiait reconnaître que grâce à son immense talent d'organisateur, le pouvoir bolchevik, que personne en Russie n'avait élu, ne s'était pas effondré en 1918.

La Commission extraordinaire panrusse (premier à gauche : F. E. Dzerjinski).

Trotski, dans son livre *Ma vie*, écrit à propos de l'année 1918 : « Resterons-nous au pouvoir ou serons-nous renversés, il est impossible de le prévoir. Il faut, dans tous les cas, apporter autant de clarté que possible à l'expérience révolutionnaire de l'humanité. » De la clarté, ils en apportèrent plus qu'il n'en fallait.

Trotski écrit encore dans ses souvenirs : « La question de la conquête du pouvoir par le parti s'est toujours posée devant moi. Mais la question de mon travail personnel après la conquête du pouvoir ne s'était jamais présentée à moi. Elle m'a pris au dépourvu. »

Lénine exigeait que Trotski s'occupe des affaires intérieures, c'est-à-dire de la lutte contre les divers ennemis intérieurs, omniprésents. Trotski aurait pu s'en charger. En ce sens, Trotski était pour Lénine l'homme idéal. Il devint rapidement un praticien du terrorisme d'État de l'« appel de Lénine ».

Voici son futur ordre :

« À Vologda, au commissaire militaire provincial. Enfermez les suspects dans des camps de concentration — c'est une condition nécessaire de la réussite. »

En 1920, Trotski écrira un ouvrage théorique intitulé *Terrorisme et communisme*.

« La question de la forme des répressions, — écrira Trotski, — ou de leur degré, n'est pas une question de principe. C'est une question d'opportunité. C'est précisément ce simple facteur qui explique le large recours aux fusillades pendant la guerre civile. »

Ce sont les paroles de l'hymne bolchevique au terrorisme d'État.

Extrait des souvenirs d'enfants :

« Les fusillades avaient lieu chez nous trois fois par semaine : le jeudi, le samedi et le dimanche ; le matin, quand nous allions au marché pour vendre des choses, nous voyions sur le pavé une longue bande de sang que les petits chiens léchaient. »

Le terrorisme d'État est le stade supérieur et ultime du terrorisme. Trotski poursuit : « Ne peut condamner moralement le terrorisme d'État de la classe révolutionnaire que celui qui rejette la violence en général — par conséquent toute guerre et tout soulèvement. »

Les bolcheviks ne rejetaient pas toute guerre. Ils rejetaient la guerre mondiale des autres et se délectaient à l'avance de leur propre guerre civile mondiale. Pour cela, il fallait conserver le pouvoir.

La guerre civile en Russie, ils l'avaient déjà déclenchée. La guerre mondiale continuait encore, et ils n'avaient pas les forces de combattre sur deux fronts. Lénine opta pour une paix séparée avec l'Allemagne. Trotski prit la tête de la diplomatie.

L'Allemagne était ravie : pour elle, le cauchemar de la guerre sur deux fronts — Est et Ouest — touchait à sa fin. Elle avait une chance de gagner la guerre. L'argent versé aux bolcheviks avant le coup d'État d'Octobre semblait commencer à porter ses fruits. Le lendemain du coup d'État, Berlin alloua secrètement 15 millions de marks supplémentaires pour soutenir les bolcheviks.

Cet argent parvint pour la première fois à Petrograd en décembre 1917. Le 9 décembre 1917 commencèrent à Brest-Litovsk les pourparlers de paix. La première délégation russe prenait grand plaisir à déjeuner, dîner et souper avec la partie allemande chez le feld-maréchal Léopold de Bavière.

À table, à la droite du prince bavarois, se tenait le chef de la délégation russe, Adolf Ioffé, tout juste sorti d'une prison de Sibérie. À côté de lui, le chef de la délégation autrichienne, le ministre des Affaires étrangères Ottokar, comte Czernin von und zu Chudenitz. Le comte Czernin écrit dans son journal après ce premier dîner : « Quelles étranges créatures que ces bolcheviks. Ils parlent de réconciliation des peuples du monde entier, et en même temps ce sont les tyrans les plus cruels de l'histoire. Leurs arguments sont les mitrailleuses et les potences. » Ioffé se penche par-dessus la table vers le comte Czernin et lui chuchote : « J'espère que nous saurons déclencher une révolution dans votre pays aussi. »

Trotski arriva à Brest-Litovsk plus tard et annula les repas en commun. Le 5 janvier 1918, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie déclarèrent qu'elles consentaient à la paix à condition que la Russie cède 150 000 kilomètres carrés de territoire.

Dans la presse occidentale, y compris celle de la social-démocratie allemande, on parlait beaucoup du fait que les bolcheviks et l'Allemagne jouaient aux négociations une pièce aux rôles bien répartis. Cela inquiétait au plus haut point Trotski, qui écrivait : « Il est nécessaire, à tout prix, de donner aux ouvriers d'Europe une preuve éclatante de l'inimitié mortelle qui existe entre nous et l'Allemagne. »

C'est de là que naquit sa formule célèbre : « Nous arrêtons la guerre, nous démobilisons, mais nous ne signons pas la paix. » Autrement dit : « ni paix ni guerre ».

C'est avec cela que Trotski se rendit chez Lénine. Lénine lui posa la question :

— Et si les Allemands se décident quand même à lancer leurs troupes contre nous ? Et de combien de troupes ont-ils besoin pour cela ?

Trotski répondit :

— Alors, nous concluons la paix. Ce seul geste portera un coup décisif à tous les discours sur nos liens occultes avec les Allemands.

— Bien sûr, il y a là des avantages, — reconnut Lénine, — mais voilà le problème : si nous périssons pour la victoire de la révolution allemande, ce serait compréhensible. Parce que la révolution allemande est infiniment plus importante que la russe. Mais quand viendra-t-elle ? Nul ne le sait. C'est pourquoi nous devons, aujourd'hui, assurer la sécurité de notre révolution.

Aux pourparlers de Brest-Litovsk, la partie allemande durcit ses exigences.

Le commandant des troupes allemandes sur le front de l'Est, le général Hoffmann, accrocha une carte au mur et montra à Trotski quels territoires russes l'Allemagne entendait annexer. Trotski prononça un discours : « Nous ne signons pas la paix, nous sortons de la guerre, nous démobilisons entièrement l'armée. » Le général Hoffmann s'exclama à haute voix : « Du jamais vu. »

De tous côtés, on disait à Trotski : « Les Allemands vont commencer l'offensive. » Trotski signa l'ordre de démobilisation et partit pour Petrograd.

Le 17 février, le général Hoffmann écrit dans son journal : « Demain, nous commençons les opérations militaires contre les bolcheviks. Il n'y a pas d'autre voie. Sinon, ces cochons pousseront à coups de fouet tout le monde — Ukrainiens, Finlandais, Baltes — dans une nouvelle armée révolutionnaire et transformeront toute l'Europe en porcherie. »

Les Allemands commencèrent l'offensive. Deux jours après le début de l'offensive, la mission militaire française s'adressa à Trotski avec une proposition de la France et de l'Angleterre d'aider la Russie dans la guerre contre l'Allemagne. Trotski accepta, Lénine le soutint en disant : « Donner pouvoir au camarade Trotski pour qu'il accepte l'aide des bandits de l'impérialisme français contre les bandits allemands. » Lénine aimait les calembours. Boukharine rattrapa Trotski dans le couloir, l'enserra la tête entre ses mains et éclata en sanglots. « Qu'est-ce que nous faisons ? — sanglotait Boukharine. — Nous transformons le parti en tas de fumier. » Personne ne pleurait sur le pays.

Extrait des souvenirs d'enfants :

« Nous avons fui la ville pour nous réfugier au village. Là, les bolcheviks ont tué ma maman et mon papa. Puis ils ont creusé plusieurs fosses et ont enterré tous les morts. Ma maman et mon papa aussi. »

Le lendemain, le 23 février 1918, se tint une séance du comité central du POSDR. On votait la proposition de Lénine de signer immédiatement la paix aux conditions allemandes. Lénine alla jusqu'à menacer de démissionner si sa proposition n'était pas acceptée. Trotski aurait voté contre, s'il avait voté. Mais il s'abstint, et assura ainsi la victoire de Lénine.

Ainsi, la décision de signer un traité de paix humiliant avec l'Allemagne fut prise par le comité central du POSDR le 23 février. C'est cette date même qui devint le Jour de l'Armée rouge. Le 3 mars, Sokolnikov, à la place de Trotski, signa sans regarder le traité de paix aux conditions allemandes. Entre autres, la paix de Brest effaça de la mémoire historique tous ceux qui étaient tombés pendant la Première Guerre mondiale.

Au centre de Londres se dresse un monument saisissant aux artilleurs britanniques morts pendant la Première Guerre mondiale. Il fut érigé par le gouvernement britannique. L'inscription dit : « À la fière mémoire des 49 000 artilleurs anglais de tous rangs et grades, qui ont donné leur vie pour le Roi et la Patrie. » Des millions de soldats russes tombés pendant la Première Guerre mondiale n'ont jamais eu droit à un monument.

En 1918, Lénine précise : notre révolution a lutté contre le patriotisme. Si tu es socialiste, tu dois sacrifier tous tes sentiments patriotiques au nom de la révolution internationale.

Il faut dire qu'il n'était pas difficile, ni pour Lénine ni pour Trotski, de faire de telles déclarations en Russie. En Russie, ces hommes étaient des étrangers. Lénine n'avait pas été en Russie depuis près de 17 ans, Trotski depuis 15 ans, à part un bref séjour à Saint-Pétersbourg en 1905. Dans le pays où ils avaient pris le pouvoir et s'étaient naturalisés, ils se mirent à parler une langue jusqu'alors inconnue.

En janvier 1918, dans un article intitulé « Comment organiser l'émulation ? », Lénine propose « la fusillade sur place d'un coupable sur dix de parasitisme ».

Plus tôt déjà, le 11 décembre 1917, le Conseil des commissaires du peuple introduit l'expression « ennemi du peuple ». Le parti des cadets est le premier ennemi du peuple officiellement désigné. *La Pravda* écrit : « L'hymne de la classe ouvrière sera désormais un chant de haine et de vengeance ! » (31 août 1918).

Dzerjinski : « Quiconque osera la moindre propagande contre le pouvoir des soviets sera arrêté et enfermé dans un camp de concentration. »

Lénine : « Nous sommes en temps d'extrême guerre. Il faut encourager de toutes les façons le caractère massif de la terreur. »

Dans cette langue-là, la Russie n'avait jamais parlé auparavant.

En 1918 apparaît une chanson :

*Poussin rôti, poussin cuit à la vapeur,
Le poussin aussi veut vivre.*

Au début de 1918, dans le vers « le poussin aussi veut vivre », il y a un trait humaniste, antisoviétique. Mais le poussin insolent est rare. L'humeur dominante est l'engourdissement, le tétanos de la volonté. On accueille avec un soupir de soulagement le matin : la nuit, ils ont pris quelqu'un d'autre, un voisin, une connaissance, quelqu'un d'autre qu'on a fusillé.

Les bolcheviks annoncèrent l'enregistrement des officiers. Ceux qui ne se présenteraient pas à l'enregistrement seraient des ennemis du peuple, ceux qui se présenteraient seraient arrêtés.

L'enregistrement se faisait à l'école militaire Alexeïev, à Lefortovo. La file, en huit rangs, s'étirait sur un kilomètre. Dans la file, on se disputait les places. On dit qu'il y avait là environ 50 000 officiers. Tous attendaient docilement.

À Viatka, on fusillait pour être sorti de chez soi après huit heures du soir, à Briansk, pour ivrognerie. À Kronstadt, on fusillait les médecins pour leur popularité auprès des ouvriers, à Ivanovo-Vosnessensk, pour ne pas avoir remis les machines à coudre. En outre, les fusillades étaient pratiquées « pour toute éventualité, par précaution, afin de couper court à toute envie de tramer des complots ».

En 1918, un nouveau film de fiction sort en salles, sur un scénario du commissaire du peuple à l'Éducation, Anatoli Lounatcharski. Tourné en quelques jours. Le film s'intitule *Le Densification*. « Densification » — « *uplotniénié* » — est aussi un mot du nouveau langage bolchevik. La densification, c'est quand, par exemple, dans l'appartement d'un professeur de l'université de Moscou, qui vit de son salaire, ou dans celui d'un ingénieur, on installe dans chaque pièce une famille nombreuse, et que l'on laisse au propriétaire une seule pièce. En même temps, les meubles et les effets personnels sont inventoriés, et il est interdit de les déplacer chez soi. À moins que les nouveaux locataires ne s'avèrent bons et ne rendent les livres ou le piano. Parce qu'ils n'en ont pas besoin.

On expulsa, sans trop se renseigner, le père de Trotski de chez lui. Il parcourut 400 kilomètres à pied jusqu'à Odessa. Trotski intervint en sa faveur.

Extrait des souvenirs d'enfants :

« On a tué demoiselle Liouba, puis on a fait sortir grand-mère et moi. Quand ils ont commencé à viser, j'ai crié : "Grand-mère, je ne veux pas mourir." Grand-mère est restée figée, et elle est tombée. Ils ont appelé un docteur, mais le docteur a dit qu'il fallait la ramener à la maison, qu'elle mourrait de toute façon. »

Le 12 mars 1918, la direction bolchevique quitta Petrograd et s'installa à Moscou, directement au Kremlin. La logique du déménagement à Moscou est élémentaire. Certes, le traité de paix est signé, mais rien ne garantit que les Allemands ne poursuivront pas leur offensives. En outre, à Mourmansk, des Anglais ont débarqué le 9 mars. C'est pourquoi, écrit Trotski dans ses souvenirs, lui et Lénine décidèrent : « Qu'ils prennent plutôt Petrograd affamée sans gouvernement révolutionnaire. »

Trotski arriva à Moscou le lendemain de sa nomination comme commissaire du peuple aux Affaires militaires.

Avant mars 1918, Trotski n'avait jamais mis les pieds au Kremlin et ne connaissait guère Moscou, à part un endroit : la prison de Boutyrki, où il avait passé six mois en 1898–1899. Trotski a gardé le souvenir de ses premières impressions de lui-même au Kremlin : « Le contact de deux cultures irréconciliables amusait. Quand je passais en voiture devant le palais Nikolaïev, je jetais souvent un regard en coin sur le Tsar-canon et la Tsar-cloche. — Et Trotski de se rappeler Hamlet : — Le temps est sorti de ses gonds. Pourquoi suis-je né pour le remettre en ordre ? »

Mais Trotski n'est pas Hamlet, et voici ce qu'il dit :

« Réfléchir aux contradictions du développement d'un pays attardé, on peut s'y autoriser une minute ou deux quand on file tangentiellement par rapport au passé du Kremlin, de réunion en réunion, mais pas davantage. »

« Les épouses de tous ces fonctionnaires des soviets retranchés au Kremlin parlent maintenant au téléphone sur les lignes directes comme si c'étaient leurs appareils personnels », écrit Ivan Bounine dans *Jours maudits*.

À partir de la porte de la Trinité, le long du mur du Kremlin, s'étirait la rue du Palais. On la rebaptisa rue des Communistes. Dans cette rue, dans l'ancien corps des Cavaliers, s'installèrent en 1918 Lénine et Trotski.

Les nouveaux locataires étaient servis par les laquais de l'empereur, jeunes et vieux. Les jeunes valets s'adaptèrent rapidement au nouveau régime. Les vieux servaient aux congrès et conférences. Trotski écrit qu'ils accomplissaient le même travail que lors des réceptions du tsar et des grands-ducs. Quand l'un des vieux laquais était mourant, la femme de Trotski lui envoyait des victuailles. Le vieux pleurait de gratitude.

Il n'était pas difficile de provoquer des larmes de gratitude chez le vieil homme. En 1918, les bolcheviks divisèrent la population de la Russie en quatre catégories et déterminèrent combien chacun pouvait manger. C'est l'instauration du fameux système soviétique des rations. Les gens de première catégorie — ouvriers des entreprises de défense et des transports — avaient droit, par jour, à 300 grammes de pain, 7 grammes de sucre, 7 grammes de sel, 7 grammes d'huile végétale et 50 grammes de viande.

Les gens de deuxième catégorie — instituteurs, infirmiers et autres ouvriers ; troisième catégorie — directeurs, ingénieurs, intellectuels, prêtres. Quatrième catégorie — personnes vivant des revenus de leur capital. Alors même que les capitaux avaient déjà été nationalisés. À la quatrième catégorie, on allouait 100 grammes de pain, 2 grammes de sucre, 2 grammes de sel et 17 grammes de viande. Les produits étaient distribués de façon irrégulière. Dans les villes de province, la ration ouvrière était encore plus maigre.

Extrait des souvenirs d'enfants :

« En voyant les souffrances de maman, mes petits frères cessaient de pleurer et disaient : "Maman, nous ne voulons pas manger, c'est juste comme ça." »

En l'honneur du premier anniversaire du coup d'État d'Octobre et faute de pain et de commerce à Moscou, la boulangerie Filippov organisa une exposition intitulée « Une année de dictature prolétarienne ». Une ration supplémentaire de pain était délivrée aux participants.

Au Kremlin, du fait de l'arrêt des exportations, il y avait abondance de caviar rouge. Trotski écrit : « C'est ce caviar immuable qui colore les premières années de la révolution. »

La commissaire du peuple à l'Assistance publique, c'est-à-dire aux affaires sociales, Alexandra Kollontaï, signalait que la ration de famine suscitait chez les ouvriers, surtout les femmes, un sentiment de désespoir et d'absence d'issue.

Pour conserver le pouvoir, il fallait en urgence créer une armée. Trotski refusait de prendre le poste de commissaire du peuple aux Affaires militaires et navales. Lénine dit : « Qui mettre alors ? Citez un nom. » Trotski réfléchit et accepta.

Le mouvement blanc antibolchevique commence au printemps 1918. Le 25 mai, l'insurrection du corps des Tchécoslovaques, anciens prisonniers de guerre. Les unités de ce corps sont disséminées dans les villes le long de la ligne du Transsibérien. Ils catalysent la résistance, qui se répand d'est en ouest. Le 26 mai, un petit détachement blanc s'empare de la ville de Petropavlovsk, au nord du

Kazakhstan. Le 1^{er} juin, le pouvoir est pris à Omsk et à Novonikolayevsk (aujourd'hui Novossibirsk), le 14 juin, soulèvement à Irkoutsk, puis à Barnaoul et dans l'Altaï. Le 29 juin, prise de Tomsk. Au sud, à la tête de l'armée blanche, se trouve d'abord Kornilov, puis, après sa mort, à partir du 13 avril, Denikine.

Entre les mains des bolcheviks, seules la Russie centrale avec Petrograd et Moscou. Là, c'est une chasse effrénée aux officiers.

Sur la place du Théâtre, on conduit un groupe de 500–600 officiers, les deux premiers rangs composés de chevaliers de Saint-Georges. Sur leurs capotes, les traces décolorées des croix de Saint-Georges arrachées. On les mène à la mort. C'est un tableau courant du début de 1918.

Extrait des souvenirs d'enfants :

« J'ai vu tant de cadavres mutilés en Russie que même les chevaux en avaient peur. »

Beaucoup de généraux de la Première Guerre mondiale, talentueux ou médiocres, sont tués, avec leurs familles. « Sur la rue Tverskaïa, un vieil homme pâle — un général aux lunettes d'argent et à la papakha noire — vend quelque chose. Il se tient là timidement, humblement, comme un mendiant. Comme ils se sont tous rendus vite, comme ils ont vite perdu courage », écrit Ivan Bounine (*Jours maudits*).

Sur ce fond mortel, Trotski, au commissariat (installé dans l'ancien collège Alexandre), décide — malgré la plus forte opposition au sein du parti — de recruter les spécialistes militaires tsaristes, du sous-lieutenant au général, au service de la nouvelle armée. Parce que des commandants autodidactes sortis du peuple ne feront pas la victoire. La mobilisation des ouvriers et des paysans ne suffit pas non plus. Parmi eux, dit Trotski, il y a beaucoup d'éléments indignes, des rebus. Il prononce ces mots sur les rebus au Premier congrès panrusse des commissaires militaires. Pour surveiller les commandants et pour l'éducation des soldats, Trotski fait venir dans l'armée des commissaires.

Trotski précise : « Les commissaires, revolver à la main, à gauche et à droite du commandant. Si le spécialiste militaire chancelle, il doit être fusillé à temps. L'ancien corps des officiers qui ne veut pas travailler pour nous, "l'enfermer dans des camps de concentration". »

Le héros de la Première Guerre mondiale, le général Broussilov, resta deux mois en état d'arrestation avant de donner son accord pour servir dans la nouvelle armée.

À la mi-avril 1918, sur la route du commissariat au Kremlin, Trotski formula le texte du « Serment militaire socialiste ». Pendant des décennies, les soldats soviétiques, en prêtant serment, n'eurent pas idée que l'auteur de ce texte était Trotski.

À la mi-1918, la situation des bolcheviks est au bord du désespoir. Trotski dit en juin : « Nous sommes déjà morts, mais il n'y a encore personne pour nous enterrer. » L'homme auquel Trotski se confie ainsi est l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Wilhelm von Mirbach. Les Allemands sont alors sur la ligne Pskov-Narva. Un mois après ces confidences, le 6 juillet, en plein jour, dans la villa de l'ambassade de la ruelle Deniejny, le comte Mirbach est assassiné par des membres de la Tchéka, des socialistes-révolutionnaires de gauche de conviction, Blumkine et Andreïev. Outre le meurtre de Mirbach, Blumkine est connu pour avoir, en 1920, obtenu la libération de la Tchéka, sous sa propre caution — celle du camarade Blumkine —, de Sergueï Essenine, accusé de contre-révolution. Trotski aimait Essenine comme poète, Essenine respectait Trotski comme homme

politique. Il y avait beaucoup de SR de gauche à la Tchéka. Les SR voulaient la guerre avec l'Allemagne.

La panique chez les bolcheviks devint incroyable. Dans la ruelle Deniejny arrivèrent Sverdlov, Dzerjinski et Lénine en personne. Tous trois se confondirent en excuses, explications et condoléances.

Comment n'auraient-ils pas fait des courbettes ? L'ambassadeur Mirbach estimait que le pouvoir des bolcheviks correspondait au mieux aux intérêts allemands. Le ministère des Affaires étrangères d'Allemagne recommandait à Mirbach : « Dépensez plus d'argent. » Mirbach télégraphia : « Il faut 3 millions de marks par mois. » En juin, à Berlin, on créa un fonds spécial de 40 millions de marks. En outre, au cours de l'été, les Allemands étaient déjà prêts à un bond économique vers la Russie.

Le 7 août, après la reddition de Simbirsk aux Blancs, Trotski partit pour le front de l'Est. Pendant qu'il était en route, les rouges abandonnèrent Kazan. Le train de Trotski arriva jusqu'à Svajsk.

Voici ce que dit Trotski à propos de cet endroit aujourd'hui inconnu : « Le sort de la révolution s'est joué à Svajsk. La victoire d'Octobre fut facile. L'élan spontané s'était affaibli. »

Faute d'élan spontané, le 8 août, Trotski dicta l'ordre n°10 :

« À tous ! À tous ! À tous !

Dans le train du commissaire du peuple aux Affaires militaires, où est rédigé le présent ordre, siège un tribunal révolutionnaire de guerre, doté de pouvoirs illimités.

Le chef de la défense de la ligne de chemin de fer Moscou-Kazan, le camarade Kamenshchikov, que j'ai nommé, a ordonné la création à Mourom, Arzamas et Svajsk de camps de concentration, où seront internés les agitateurs, officiers contre-révolutionnaires, parasites, saboteurs, à l'exception de ceux qui seront fusillés sur place.

Léon Trotski. »

Question maintenant : qui étaient ces « tous, tous, tous » auxquels s'adressait l'ordre de Trotski ? Aux côtés des bolcheviks combattaient des détachements partisans. La révolution de Février avait créé dans les villes l'habitude de meetings et de manifestations permanents, où l'on écoutait tous les orateurs, en province, au village, où revenaient du front des hommes armés, au lieu de meetings, on se regroupait en bandes. Ceux qui revenaient du front ne voulaient pas labourer. Ces bandes n'étaient guidées par aucune idée, savaient vaguement quelque chose du nouveau pouvoir à Moscou, le nouveau étant toujours attirant, ils combattaient en quelque sorte pour ce nouveau pouvoir, mais reculaient facilement, fuyaient ou passaient de l'autre côté.

À ces gens, qui fuyaient en panique devant Kazan, Trotski arriva à Svajsk dans son train. L'ancien train de l'empereur Nicolas II, sur l'ordre du commissaire du peuple aux Affaires militaires, avait été équipé d'une imprimerie, de chambres frigorifiques, du télégraphe, d'une station radio, d'un avion, d'un cinématographe avec une équipe de tournage, de plusieurs voitures automobiles et d'une citerne de carburant. Dans les 12 wagons, une suite de 231 personnes, comprenant des tireurs lettons, des marins, des cavaliers, des mitrailleurs, des motocyclistes, des chauffeurs, des cyclistes, des standardistes, etc. Le groupe le plus important : les agitateurs. Le train est le *nouveau truc* de Trotski. Il parle d'« improvisation ».

Dans le train avec Trotski, et indépendamment, arrivèrent des commissaires, venus des centres industriels. Tous en cuir. Avec les commissaires, on amena des officiers tsaristes.

Beaucoup de ces officiers, en février 1917, avaient facilement trahi le commandant en chef Nicolas II et prêté serment au Gouvernement provisoire. Puis ils abandonnèrent Kérénski et se rangèrent aux côtés des bolcheviks. Dans l'armée, ce qui compte, c'est la première trahison. La paye venait plus tard : beaucoup de commandants rouges issus de l'armée tsariste payèrent dans les années 1930, à la veille d'une autre guerre.

En 1918, là, précisément, à Svajsk, des spécialistes militaires expérimentés, à partir de partisans banditisants, de déserteurs des deux camps, de paysans mobilisés sur place, formaient des compagnies, des bataillons, des régiments. On intégrait dans les unités quelques dizaines de combattants aguerris, plus un bain, une agitation ininterrompue, nourriture, tabac, allumettes. Les intendants et responsables du ravitaillement venaient aussi de l'ancienne armée. Pour les anciens spécialistes militaires, on introduisit un système d'otages.

Aux postes de commandement, on ne nommait que des officiers dont les familles se trouvaient dans les frontières de la patrie soviétique. L'officier devait se rappeler en permanence que sa femme et ses enfants étaient des otages. Cela faisait son effet. L'armée russe n'avait jamais connu cela. C'est là une improvisation de Trotski à Svajsk. Il écrit : « Sans des improvisations toujours nouvelles, dans tous les domaines, la guerre aurait été pour nous impensable. »

La position de Trotski : « Il faut obliger les gens à se battre. Si l'on attend, le moujik va comprendre, et il sera peut-être trop tard. » Le ravitaillement étant mauvais, Trotski, à Svajsk, prend la décision de créer des détachements de barrage. « Ils doivent être déployés dans l'immédiat arrière, et pousser par derrière ceux qui traînent, qui hésitent, qui ont faim. Le détachement de barrage doit disposer d'un camion avec mitrailleuse, d'une voiture légère avec mitrailleuse ou de cavaliers avec mitrailleuses », écrit Trotski dans une lettre depuis Svajsk au commandant d'un détachement de barrage.

Le train de Trotski est équipé d'une antenne et reçoit treize stations radio, y compris Paris. L'information mondiale arrive de première main, des mains de Trotski, aux habitants de Svajsk, aux soldats auxquels manquent des bandes de tissu pour remplacer les chaussettes et du cuir pour les semelles. C'est ainsi qu'on se connecte à la révolution mondiale.

De 1918 à 1922, à Svajsk, on fusille des prêtres, en 1922, on passe à l'exécution de civils. À la fin des années 1920, le camp de concentration de Trotski devient une annexe du Goulag de Staline. Staline mort, un hôpital psychiatrique est installé sur le site du camp. Après 1993, sur l'île, on y installe une école de rééducation.

Au plus fort des préparatifs de la contre-offensive rouge sur le front de l'Est, une brigade blanche, celle du futur colonel célèbre Vladimir Oskarovitch Kappel, attaqua Svajsk. L'attaque fut repoussée, mais le 2^e régiment ouvrier de Petrograd prit la fuite, avec son commandant et son commissaire. Sur instruction de Trotski, un tribunal de guerre condamna le commandant, le commissaire ainsi que chaque dixième soldat à être fusillés. Tuer un homme sur dix, la décimation, est une autre improvisation de Trotski à Svajsk.

Il restait environ 300 habitants. À Svajsk, Trotski reçoit un télégramme : « Venez immédiatement. Ilitch est blessé. Calme absolu. Sverdlov. »

Le président du Comité exécutif central panrusse, Iakov Sverdlov, montrait en effet un calme complet et disait même au chef de la chancellerie du Conseil des commissaires du peuple, Bonch-Brouïevitch : « Vous voyez, Vladimir Dmitrievitch, on s'en sort quand même sans Vladimir Ilitch. »

Selon une version officieuse, c'est précisément Sverdlov qui aurait participé au complot contre Lénine. La lutte interne au parti, en réalité, n'a pas commencé avec Staline, elle faisait rage dès 1918. L'été 1918, le pouvoir des bolcheviks agonisait presque, et l'autorité de Lénine, en conséquence, déclinait. Sverdlov pouvait très bien avoir commencé à mettre en œuvre son propre plan ambitieux. À cette époque, Sverdlov avait concentré entre ses mains tous les postes dirigeants soviétiques et du parti : il était président du Comité exécutif central panrusse et secrétaire du comité central ; en outre, il supervisait la politique des cadres à la Tchéka, et la garde du Kremlin lui était subordonnée. Restait à prendre la tête du Conseil des commissaires du peuple. Après la blessure de Lénine, Sverdlov présidait le Conseil des commissaires du peuple en alternance avec Rykov. En exil, Sverdlov avait été avec Staline. Sverdlov mourut sans être vieux, de façon inattendue, en mars 1919. Staline prit la place de Sverdlov dans l'appareil du parti. En 1922, Staline parvint à évincer Lénine de la direction.

Selon la version officielle encore en vigueur, c'est dans Lénine que tira, le 30 août 1918, Feïga Faïvelovna Kaplan, née en 1887, connue sous le nom de Fanny. À moitié aveugle. Elle avait perdu la vue en 1909 au bagne de Nertchinsk, en Sibérie orientale, où elle se trouvait dans une détention à durée indéterminée pour un attentat à la bombe à Kiev.

Elle avait été libérée lors de la révolution de Février. À l'été 1917, en Crimée, dans un sanatorium, elle rencontra le frère de Lénine, Dmitri Ilitch. Elle plut au cadet des Oulianov, et sur sa recommandation, elle se fit opérer des yeux à Kharkov.

Le 30 août, à l'usine Mikhelson, se tenait un meeting sur le thème : « La dictature de la bourgeoisie et la dictature du prolétariat ». Lorsque Lénine sortit après son discours, trois coups de feu furent tirés sur lui. On arrêta aussitôt la tireuse. À l'interrogatoire, elle déclara : « C'est moi qui ai tiré sur Lénine. Je n'appartiens à aucun parti. J'ai tiré sur lui parce que son existence sape la foi dans le socialisme. »

Kaplan fut interrogée à la Tchéka, à la Loubianka. Avant la Loubianka, la Tchéka se trouvait dans la célèbre « maison des Rostov » à Moscou, décrite par Tolstoï dans *Guerre et Paix*. Il ne s'était écoulé que huit ans depuis la mort de Tolstoï. De la Loubianka, Sverdlov emmena Kaplan de façon inattendue au Kremlin, et prononça personnellement la sentence de son exécution.

Dès le 3 septembre, Kaplan fut fusillée par le commandant du Kremlin, Malikov, et son corps fut brûlé dans un tonneau d'essence dans le jardin Alexandre. Le poète Demian Biedny assista à la scène. Il s'évanouit à cause de l'odeur. Le 5 septembre 1918, le Conseil des commissaires du peuple adopta le décret « Sur la terreur rouge ». En réalité, ce n'était qu'une simple légalisation de la terreur.

Un médecin de l'hôpital militaire de Lefortovo se souvient : « Le 6 septembre, à l'amphithéâtre d'anatomie, j'ai vu une bâche sur laquelle gisaient 24 cadavres au crâne broyé par des tirs à bout portant. Peu après, on en apporta 40 de plus. Certains noms des fusillés étaient publiés dans *l'Hebdomadaire de la Commission extraordinaire panrusse*. Dans le n°6 de l'année 1918, avec Kaplan, encore 89 personnes. Ces gens — quatre ministres tsaristes et des citoyens ordinaires — furent fusillés en plein jour, au parc Petrovsky, en présence du public moscovite. Ce n'était que le début. »

L'examen de la scène de l'attentat contre Lénine fut effectué par un employé de la Tchéka, Iakov Iourovsky.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, Iourovsky dirigea le fusillade de la famille impériale. Pendant la guerre civile, 18 membres de la famille Romanov furent tués.

Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1918, à Perm, fut fusillé le frère de l'empereur, le grand-duc Michel Alexandrovitch.

Dans la nuit du 18 juillet, près d'Alapaïevsk, on jeta dans un puits de mine cinq personnes : la sœur de l'impératrice, Élisabeth Fiodorovna, quatre grands-ducs — Ivan, Constantin et Igor Romanov, et Vladimir Paley. On les jeta vivants. On lança des grenades dans le puits. On versa de la chaux. Le seul Romanov qui opposa une résistance fut le grand-duc Serge Mikhaïlovitch. Il se jeta sur les soldats, on lui tira une balle dans la tête, et on le jeta dans le puits, mort.

En janvier 1919, à la forteresse Pierre-et-Paul, quatre grands-ducs furent fusillés.

La famille de l'empereur fut fusillée dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, à Ekaterinbourg. La décision de la fusillade fut prise par Lénine et Sverdlov. Sverdlov dit à Trotski : « Nous avons pris la décision ici. » Trotski apprit ce qui s'était passé après coup. Il dut être contrarié. Il avait l'intention d'être procureur général au procès de l'empereur de Russie. Le spectacle « Trotski contre Nicolas » n'eut pas lieu.

Les quatre filles et le fils de l'empereur, qui, personnellement, n'avaient commis aucune faute envers le peuple, furent les premiers enfants en Russie qu'on força à répondre de la vie — ou plutôt de la mort — pour leurs parents. C'est la première mort d'enfants officiellement sanctionnée. Ensuite, on allait tuer et envoyer dans les camps des milliers et des milliers d'enfants de tout âge, même des nourrissons. On tuerait aussi les fils de Kamenev, le fils de Zinoviev, les fils de Trotski.

Conformément au décret du Comité exécutif central et du Conseil des commissaires du peuple du 7 avril 1935, la peine capitale — le fusillement — s'appliquait aux enfants à partir de 12 ans.

Les enfants des Romanov furent simplement les premiers.